



Thierry Piras
Psychanalyste

Lettre «Écrit et Savoir» - n°16 - Juin 2013

«Le penser de corps»



Comment ne pas penser le corps, quand pour faire acte de penser il est de posséder le corps par lequel tout se conclue par le fait de langue. Mais qu'est-ce donc ce corps qui semble faire évidence, de par son existence à la réalité même de l'homme? D'un contenant, et d'organes et de fonctions physiologiques, mais aussi de ce qui fait support, d'abord visuel à la relation à l'autre, tel est tout d'abord ce qui se donne à penser. Cette forme qui permet de distinguer l'homme, comme d'une première appropriation, le donne à faire différence d'avec les autres espèces, minérales, végétales et animales. L'homme fait corps à son corps physique avant de pouvoir faire acte de corps d'appartenance à sa propre réflexivité sur le penser de ce qu'il est ou non. Les organes des sens nous renvoient en continu une multitude de sollicitations, qu'elles fassent l'objet ou non d'une intentionnalité de la part du sujet. Mais est-il donc bien sujet de cet acte de perception, notre regardant, entendant ou encore touchant? À n'en pas douter, il se manifeste par son intentionnalité à l'avoir de captation d'une réalité qui implique de fait la mise en œuvre du corps.

Il est par conséquent, l'être dans le monde et l'être au monde. Dans ce sens, où la nature du lien au monde, de ce qui constitue les mailles des relations à l'autre, sont conditionnées par une somme d'interdépendance à son être. Et qu'il en soit conscient ou non ne change rien à une situation d'indexation de son corps propre à celui de l'autre, à tous ceux des autres que lui. Si notre sujet voit la figure d'un autre, soit fruit d'une quelconque opportunité relationnelle, ou corrélât d'un acte d'agir, il n'en mobilise pas moins la même attitude de corps, c'est-à-dire le fait même d'être à son corps. Pour tout champ de l'altérité ou tout subterfuge au même à soi, il accomplit ou plus exactement il s'accomplit dans cette existence de corps vivant. Il n'est pas de penser de corps qui ne passe par la possibilité d'une quelconque mise en distance de ce dit corps. Le penser de corps, ne peut ainsi relever d'une unicité de la pensée, à la faire spécificité à toute matérialité du corps. Si le corps est réalité par évidence de matière, et semble de ce fait apparaître sous ce qualifiant à l'observation, il n'en est racine à l'entendement que par le langage qui lui insuffle son réel d'acte de penser. À dire le corps, le mot fait sonorité au sens d'un ensemble qui dépasse le seul ensemble des organes et fonctions, pour un dit de ressentis et de retour à l'être. Ainsi, quand l'individu parle de corps, du sien, de celui de l'autre ou même d'une généralité, il fait parler ce qui n'est pas directement nommé à savoir l'essence de l'humain. C'est ainsi sa fonction d'humanité qui parle par le corps, ou plus exactement par le silence de cette fausse dualité corps-esprit. Comment opposer ce qui ne fait que masque à l'ultime vérité de l'être ? Ni l'esprit ni le corps ne sauraient s'inscrire à l'existence dans la distinction ou l'opposition, car fondés d'une unique constituante, l'humain. Il peut sembler

plus simple d'en appréhender l'un plus que l'autre, pour satisfaire peut-être à une certaine raison d'une tentative de maîtrise de l'impuissance à la finitude. Ni l'esprit, ni le corps ne sauraient exister, du monde dans la réalité du vivant si l'un venait à faire absence. Après les lettres de noblesse attribuées à l'esprit, et après des siècles de tentatives d'éviction du corps, c'est à son grand retour sur la scène d'une recherche de vérité qu'il s'étale. Citons, comme cela quelques expressions entendues ou lues, "le corps ne ment pas"; " le corps témoigne des vérités de l'individu"; " seul le corps peut informer et libérer les souffrances du sujet"; "le corps doit contrôler l'esprit". Arrêtons-nous ici avant le vertige ou la nausée. Quel serait cet humain, en possession de deux entités le constituant, un esprit dont il faudrait se méfier et un corps paré des plus nobles vertus de vérité? C'est encore une fois la relation à la toute-puissance ou plus précisément la tentative d'effacer l'impuissance, comme par acte de pensée magique. Qui tend à faire du corps agissant, ou de toute intervention unique sur le corps, un remède face au malaise avec le psychisme, l'inconscient freudien. En rester ainsi, à ce qui serait directement accessible par les sens, à un corps machine et ce, qu'il soit identifié scientifiquement ou ésotériquement. Une machine qui peut être plus ou moins appréhendée et par conséquent réparée, modifiée, restaurée à une norme quelconque.

Sans nier l'utilité, voir la nécessité de l'acte chirurgical ou médical, bien au contraire, il n'en pose son action que sur une parcelle de l'être. La science préserve et restaure le vivant, mais non la dimension d'humanité, et ce n'est d'ailleurs peut-être pas son rôle. Si le corps malade ou blessé fait le cadavre, le corps restauré dans ses fonctions physiologiques n'en fondera pas pour autant la dimension d'humain. Les traumatismes subsistent une fois le corps préservé, pour un temps de sa finitude, car ils ne sont pas que du fonctionnel matériel. Si les anciens abordaient le concept de l'âme, au-delà de la seule révérence à une croyance divine, c'était aussi pour marquer la profondeur du mystère de la vie, dans un au-delà d'une réalité directement accessible. Il en sera de même avec la psychanalyse, qui puise dans la rigueur de l'observation clinique pour assoir un champ conceptuel qui échappe de fait à toute totalité de l'observable immédiat. Le corps de l'hystérie présente des symptômes au corps qu'aucune atteinte neurologique ou physiologique ne justifie.

Le corps exprime, mais il manifeste le mensonge, le travestissement d'une vérité qui doit prendre le chemin d'un véritable acte de révélation, comme l'est l'expérience analytique. Le corps est parlant, mais d'un parler de masque, tout comme d'ailleurs l'est ce que dit l'analysant au psychanalyste. Ainsi, ce qui se donne à être vu, à être entendu, signe la nécessité d'une exploration qui dépasse la seule existence du fait de signes, une manifestation corporelle ou une parole. Le bien-être qui fait tant l'affiche d'appel à une nouvelle consommation de masse,

n'en pose pas pour autant l'acheminement, au-delà du seul ressenti, par l'appropriation de l'individu de son essence. Certes, le soulagement de tensions du corps, la parure du corps, esthétique ou mystificatrice peuvent engendrer satisfaction pour le nouveau consommateur. N'est-il pas d'entendre, telle femme affirmer qu'elle se sent enfin femme depuis son augmentation mammaire, que telle ou tel avec une silhouette plus fine, plus bronzée, semble en meilleure santé et plus acceptable dans les critères de management moderne? Les coachs modernes s'emparent de notre ligne, de notre alimentation, de notre coiffure et habillement, pour nous insérer dans un modèle d'intégration fondé sur une relative uniformité et connivence à une négation de la finitude.

À quand les distillateurs d'une norme à l'acte de penser? À quand l'interdiction de ces approches conceptuelles qui favorisent le questionnement, et l'expression d'une réappropriation de l'histoire de vie, malmenée par le refoulement, le désir ou encore la jouissance? À quand le retour de l'enfermement du corps des femmes? À quand le contrôle de ce que peuvent dire ou chanter les foules? À quand l'enfermement des penseurs dans des réserves du savoir, et la fin des discours lettrés sur l'agora ou un café à Saint-Germain-des-Prés? Le penser de corps n'est pas la pensée du corps ou le fait de penser au corps, mais cet acheminement à une vérité de l'humain. Dans ce qu'elle peut avoir d'indicible, de partielle, de confus, mais toujours à paraître à la scène d'une révélation toujours interrogée.